GLORIA DANS L'ÉNÉIDE

ESSAI SÉMANTIQUE ET ÉTYMOLOGIQUE

PAR

ADRIAN PÂRVULESCU

Dans les pages qui suivent nous essayons de préciser le sens et l'étymologie du latin *gloria*. Mais la discussion sémantique est limitée au texte de l'*Énéide* et cela pourra bien surprendre. Car l'étymologie est liée à toute l'histoire d'un mot et la restriction que nous faisons pourrait donner l'impression que la sémantique du mot ait été présentée incomplètement. Nous allons donner d'avance l'explication sur laquelle nous reviendrons au cours de l'étude.

Dans toute son histoire, lat. *gloria* garde un sens autour duquel gravitent seulement quelques connotations. Mais si le sens du mot ne pose pas de problèmes, ce qui, en dernière analyse, s'avère assez vague et difficile à définir, c'est, pour ainsi dire, le sens du sens, c'est-à-dire la notion même de « gloire ». En somme, qu'est-ce-que les Latins entendaient-ils par « gloire » (et implicitement par *gloria*)? Donc l'analyse sémantique doit être accompagnée de l'analyse du concept lui-même, ou bien, selon les paroles de Saussure, nous sommes amenés à étudier tant le « signifiant » que le « signifié ». Voilà donc le problème qui se pose et pour le résoudre nous n'avons pas besoin de textes littéraires reflétant seulement un certain style, une certaine profession, une certaine couche sociale ou une certaine mentalité, mais nous sommes contraints à étudier une œuvre littéraire ayant un caractère général romain et suffisamment étendue sur les principaux aspects sociaux et moraux du monde romain. Et l'œuvre la plus caractéristique peut-être de ce point de vue, c'est l'épopée nationale de Rome, l'*Énéide* de Virgile. Nous avons donc considéré que les données de l'*Énéide* ne contredisent pas l'image que nous pourrions avoir en examinant l'histoire entière du mot.

L'analyse du texte de l'*Énéide* a suivi trois voies parallèles : la sémantique du mot, le sens de la notion et la valeur des synonymes. On verra que l'étude de *gloria* et celle de la notion de « gloire » ont avancé ensemble, parce que *gloria* est le seul des mots latins à refléter intégralement la notion. (Quant à *fama* le sens de « gloire » est secondaire et restreint).

StCl, XV, 1973, p. 87–98, Bucureşti.

On verra encore que la synonymie n'est qu'apparente, puisque les termes susceptibles ne visent que certaines particularités de la « gloire ».

Enfin les observations finales sur la phénoménologie mythologique et historique de la « gloire » se rapportent exclusivement à l'*Énéide*. On constate que le concept a gardé entièrement sa fonction d'attribut permanent de la divinité, tel qu'il était dans la mythologie indo-européenne. Lorsque les dieux ont changé, la « gloire » s'est seulement attachée aux nouvelles divinités. On pourra nous objecter l'exclusivisme de l'assertion. Un général, par exemple, n'avait-il pas de « gloire »? Sans aucun doute, mais ce n'était pas en tant qu'attribut *permanent*, comme pour les dieux. Un général était « glorieux » tant qu'il était « victorieux » et, en fait, la gloire revenait plutôt à la victoire qu'au général. Mais toutes ces choses ne regardent pas l'*Énéide* et dépassent d'ailleurs l'objet strict de notre étude. C'est pourquoi nous avons préféré de n'en pas faire mention.

Avant d'aborder le texte de Virgile, nous nous arrêtons un peu à la notion même de « gloire » car, en réalité, la principale difficulté s'avère être de définir la notion en question. Et nous constaterons que les nombreux termes qui désignent la notion ne se laissent pas aisément circonscrire à une définition. Car comment pourrait-on rassembler dans une formule satisfaisante : gloire, célébrité, éclat, honneur, illustration, lustre, renom, renommée, réputation, rayonnement, splendeur, retentissement, majesté, etc.? Car si, par exemple, on peut parler de « la gloire de Napoléon », de « l'éclat de ses victoires » ou encore de « la splendeur de son règne », en échange, lorsqu'on veut qualifier les scélératesses de Néron on ne dispose que de « retentissement » et de « notoriété » et un adjectif comme « triste », « sinistre » serait encore nécessaire. Les exemples peuvent être multipliés, une chose s'impose cependant par sa netteté : gloire, éclat, splendeur, majesté ont exclusivement une haute valeur morale, tandis que renom, célébrité, notoriété, retentissement, réputation peuvent être pris soit en bonne soit en mauvaise partie. La nature de l'action ou de la chose qualifiée par l'un de ces termes amène une seconde ligne de démarcation : gloire, éclat, splendeur, majesté rappellent des choses *vues*, tandis que le renom, la renommée, la réputation, le retentissement, la célébrité de quelqu'un ou de quelque chose volent de bouche en bouche, se transmettent donc oralement, étant à proprement parler l'écho de quelque chose dans la conscience individuelle. Et c'est là l'essentiel, car la « gloire » s'avère être une *image*, une *vision*, tandis que la « renommée » est *la résonance de cette image*. D'ores et déjà s'éclaire le caractère primaire (originaire) de la « gloire » et secondaire (dérivé) de la « renommée ». Et les séries synonymiques de l'une comme de l'autre ne feront autre chose que diversifier, nuancer, préciser ou limiter l'emploi de chaque notion à part. Par conséquent, « éclat » suppose une puissante explosion de lumière, « splendeur » une émanation intense et durable, « majesté » une grandeur qui impose le respect, la vénération. Dans l'autre série synonymique, « réputation» est tout ce que l'on dit de bien ou de mal de quelqu'un, « célébrité », une popularité créée par les commentaires de la foule, « renom » c'est l'écho social ou historique d'une personnalité et enfin « retentissement », l'attention suscitée à grand fracas. Il est facile maintenant de comprendre pourquoi la « gloire » de quelqu'un ou de quelque chose peut « se montrer » aux yeux de quiconque et non point « résonner » ou « retentir » à ses oreilles.

Pour résumer, la notion en discussion présente deux aspects clairement distincts et chacun de ces aspects circonscrit une certaine série lexicale. Le premier, nous l'avons vu, se rattache au mode de perception. « Gloire » (avec « éclat », « splendeur », « majesté ») reflète une image ; « rénommée » (avec « renom », « célébrité », « notoriété », « retentissement », « réputation ») précise l'opinion (ce que l'on dit, ce que l'on entend) que l'on a sur une image. Le second aspect sépare chaque série synonymique selon la nature même du phénomène reflété. De ce point de vue « gloire » et « majesté » sont abstraits, contenant la valeur morale de la notion, tandis que « éclat » et « splendeur » sont concrets et en accusent l'aspect matériel. La même dichotomie peut être établie entre « renom », « renommée », « réputation », « célébrité », « notoriété », d'une part et « bruit », « retentissement », de l'autre part.

Les faits exposés sont, naturellement, connus. Mais on devait les rappeler parce que la situation sémantique du concept de « gloire » dans les langues indo-européennes est, en beaucoup de cas, *étymologique*. C'est-à-dire, la gloire était désignée par un terme indiquant une émanation de lumière. Voici ce que nous en dit C.D. Buck dans son *Dictionary of Selected Synonyms in the Principal Indo-european Languages*, Chicago, 1949, p. 1144 : «'glory' is for the most part, in feeling and in origin, a highly emotionated 'fame, renown' or 'honor'. But Grk. δόξα in biblical writings (...) was used also, translating a Hebrew word, in the same of 'brightness, splendor, magnificence, majesty'. This was followed in the translation (Lat. *gloria*, Ch. Sl. *slava* etc. : but Luther differentiated *Ehre* vz. *Klarheit* or *Herrlichkeit*) and so has affected the use of the most of the European words (e.g. NE *glory* ...). In fact the notion of 'splendor' or the like, rather than 'fame', is dominant, in use and etymology in some of the Germanic and proto-Germanic words, and, quite apart from biblical influences, probably in Skt. *yaças* — and certainly in Av. *x^v arənah* —. The inclusion of such words in the list is justified by their similar emotional value, rather than under any strict definition of 'glory' ». En effet, le problème de la définition stricte de la « gloire » dans les langues anciennes est un peu plus compliquée. Dans la littérature sanscrite, « gloire » avait un emploi et un symbolisme tout à fait à part, sans s'écarter pour cela du sens étymologique. D'ailleurs, la « gloire » et les conditions dans lesquelles on peut l'acquérir diffèrent dans la mentalité de chaque peuple indo-européen, et cela a de fortes répercussions sur la valeur sémantique du mot.

Mais, pour l'instant, dans cette trouble histoire de l'évolution des sens de « gloire », le moment que l'*Énéide* de Virgile représente pour le latin nous a paru très significatif. Et cela pour les motifs les plus simples. Il est naturel que le sens commun du mot apparaisse dans une œuvre à destination et circulation générales. Or, un choix d'hymnes, tel que le *Ṛgveda*, destiné à accompagner les sacrifices des brahmans, ou bien l'*Avesta*, document religieux adressé à tous, ou encore les épopées panhelléniques, l'*Iliade* et l'*Odyssée*, imposent ou attestent, pour une certaine période, l'état de pensée propre à une communauté humaine historique. Ces œuvres sont plus significatives — et quiconque peut le constater — que les monuments des doctrines philosophiques ésotériques ou des styles littéraires des élites, par exemple. De ce point de vue, l'intérêt que présente l'*Énéide* est dû à son caractère national romain et au fait qu'elle reflète

certaines tendances politiques (le programme d'Auguste) devenues officielles pendant l'Empire.

Le latin dispose de deux termes principaux, nous l'avons vu, pour la notion en discussion : *gloria* et *fama.* (Le second a une riche polysémie et le sens de « gloire » est secondaire.) *Gloria* est le résultat des grandes entreprises humaines, depuis les guerres et les conquêtes jusqu'à l'éclatante histoire romaine des descendants d'Énée. Ainsi, Mercure rappelle à Énée, presque totalement perdu dans l'amour de Didon, les grandes responsabilités historiques qu'il a oubliées : *Si te nulla mouet tantarum gloria rerum* (4. 272 ; cf. 4. 232). Anchise révèle à Énée, descendu aux enfers, la gloire qui accompagnera la lignée troyenne : *Dardaniam prolem quae deinde sequatur/Gloria* (6.756—757). La gloire est donc un destin grandiose. Ce qui aggrandit la gloire des hommes ce sont leurs entreprises exceptionnelles et non pas leur glorification : « Lorsque l'armée sera à tes côtés, — dit Anne à Didon, — combien de grands exploits augmenteront la gloire punique ! » : *Teucrum comitantibus armis/Punica se quantis attollet gloria rebus!* (4.48—49). Les actions sont si importantes pour définir la *gloire*, plus importantes peut-être que le terme de « gloire » lui-même, que Hélénus, en stimulant Énée à élever la gloire de Troie jusqu'aux étoiles, ne mentionne que les actions par lesquelles on pouvait réaliser ce dessein : *Vade age et ingentem factis fer ad aethera Troiam* (3.462). Toute victoire éclatante attire la gloire pour le victorieux. Mnestheus acquiert la gloire d'avoir chassé Turnus des murs : *pulsi pristina Turni* (. . .) *gloria* (10.143—144). Une lutte sanglante est d'habitude le prix d'une victoire : *cum multo gloria uenit/sanguine* (11.421.422). Par conséquent, quiconque a déclenché de grandes forces dans le monde peut conquérir la gloire : un homme, *gloria Turni* (11—336), (Procas), *Troianae gloria gentis* (6.767) ; un peuple : *gloria Dardaniae* (6.66), *gloria Teucrorum* (2.236). Toutefois, ne croyons pas que la tutelle morale de la gloire, dont nous avons parlé précédemment, n'existe pas dans l'*Énéide.* Au contraire ! Aucun des grands exploits des héros de l'épopée n'est réalisé par tromperie, par trahison ou par parjure. Lorsqu'une flèche lancée du milieu des Rutules blesse Enée, qui se préparait pour le combat avec Turnus, personne ne se vante de la gloire d'avoir blessé le héros troyen : *pressa est insignis gloria facti/Nec sese Aeneae iactauit uulnere quisquam* (12.322—323). La gloire doit être fondée sur une profonde vertu qui progresse à mesure que la gloire elle-même s'accroît : *sed famam extendere factis,/Hoc uirtutis opus* (10.468—469. Cf. 11.443—444 : *Nec Drances potius, siue est haec ira deorum,/Morte luat, siue est uirtus et gloria, tollat*). La pureté morale représente donc le pendant éthique de la gloire et c'est pourquoi nous ne serons pas surpris de voir que les synonymes de *uirtus* deviennent euxaussi les synonyme de *gloria* : *i, decus, i, nostrum* (6.546), mais ayant le sens restreint de « mérite », « considération, éloge » etc. : *Si nulla accendit tantarum gloria rerum,/Nec super ipse sua molitur laude laborem,* (4.232—233) ; *primam merui qui laude coronam,* (5.355) ; *laudumque immensa cupido,* (6.823) ; *Vir Troiane, quibus caelo te laudibus aequem?* (11.125) ; *uitamque uolunt pro laude pacisci* (5.230). (Je crois que traduire *laus* par « gloire » serait une erreur. Dans tous les exemples cités il n'est pas question d'actions exceptionnelles. Et je n'ai qu'à citer comme exemple le vers 5.230, où ceux qui veulent sacrifier leur vie pour la « gloire » sont deux équipages en compétition spor-

tive.) Finalement nous devons mentionner *nomen*, avec le sens de « renom », « réputation » : sur la mort de Camille on dit *neque hoc sine nomine letum/ Per gentes erit* (11.846—847); *nobis ad belli auxilium pro nomine tanto/ Exiguae uires* (8.472—473). Avec le sens de « titre (de gloire) » (ironiquement !) le mot apparaît dans un passage révélateur. Héra dit à Vénus en dérision : « quel grand et mémorable titre de gloire [avez-vous acquis, vous et votre fils], si une pauvre femme a été vaincue par la tromperie que deux déités ont machinée » : *magnum et memorabile nomen/, uno dolo diuum si femina uicta duorum est!* (4.94—95). On voit que les possibilités du poète étaient vastes. Habile artisan du style, Virgile nuançait, à l'aide de ces termes, l'emploi de la notion. C'est pourquoi je crois qu'adopter le sens de « gloire » pour ces connotations ne serait pas toujours heureux. Et je donne, à titre d'exemple, quelques traductions des mots analysés ci-dessus; A. Bellessort et M. Rat traduisent *laude* (4.233), *decus* (5.229) et *nomen* (11.846—847) par « gloire ». A. Bellessort rend *cupido laudum* (6.823) par « passion pour la gloire », M. Rat par « désir de la gloire » et F. Lemaître (qui remanie la traduction de la collection Panckouke) par « désir immense de la gloire ». Et voici un passage où l'auteur lui-même semble nous mettre en garde contre cette sorte d'innovations. Caïète, nourrice d'Énée, est morte en prêtant aux rives une gloire éternelle *(aeternam famam)*. L'honneur qu'on lui rend veille maintenant sur la tombe et ses ossements impriment son nom en Hespérie, « si peut-on appeler cela gloire » : *Et nunc seruat honos sedem tuus, ossaque nomen/Hesperia in magna, si qua est ea gloria, signant* (7.3—4).

Fama, le second terme de la notion, est lié étymologiquement au grec dor. φάμα, ion.-att. φήμη « réputation, bruit public » et « avertissement divin » (cf. *fatum*; φῆμις « entretien, renommée »; Ernout-Meillet, *Dict. étym.*, 1959, p. 214). Le mot a eu à l'origine le sens de « ce qu'on dit, rumeur » et de là „renommée'', sens que *fama* renferme et dont l'ancienneté est attestée par l'expression *fama est=dicitur*. A la différence donc de *gloria*, plus rarement attesté dans l'*Énéide* (28 fois), et pratiquement sans polysémie, *fama* apparaît avec une riche gamme de sens et avec une fréquence plus grande (77 fois). Mais le mot est lié à sa valeur étymologique, « ce qu'on dit, ce qui vole de bouche en bouche ». Pour ce dernier sens voici quelques exemples : *infelix uulgatur fama per urbem* (2.608); *bellaque iam fama totum uulgata per orbem* (1.457). La formule *fama est* est très fréquente (1.532 — 533, 8.600, 10.641, 12.735, etc.). Le sens de « rumeur » et aussi celui de « nouvelle » est également fréquent. Ne soyons donc pas surpris du fait que le sens de « gloire », obtenu par l'évolution sémantique normale et influencé probablement par *gloria* (l'influence serait normale, le sens de « gloire » étant secondaire quand il s'agit de *fama*), dérive non pas des faits, des actions exceptionnelles, mais de ce que l'on en pense et on en dit, par conséquent il n'est pas construit du point de vue de celui qui agit, mais du point de vue de ceux qui regardent. Dans ce sens, voici un exemple, que je crois révélateur. Juturnus affirme que Turnus s'élèvera par sa propre gloire jusqu'aux dieux, puisqu'il se sacrifie sur leurs autels, et restera vivant dans les récits de la foule : *Ille quidem ad Superos, quorum se deuouet aris,/Succedet fama uiuusque per ora feretur* (12.234 — 235). A la différence de *gloria*, les sens de *fama* sont plus nombreux et cela est très important. Ainsi, le sens de réputation : *non erimus regno indecores* (...)

nec uestra feretur/fama leuis (7.231.232) ; *simul ac* (...) *praesensit* (...)/ (...) *nec famam obstare furori* (4.90 — 91) ; et enfin, ce terrible aveu de Didon : *te propter eumdem/Extinctus pudor et, qua sola sidere adibam,/ Fama prior* (4.321—323). Voici pour le sens de souvenir : *sperans ...! Et famam extingui ueterum sic posse malorum* (6.526—527). Latinus remarque que le souvenir du passé se perd au cours des années : *fama est obscurior annis* (7.205). En présentant tous ces sens du mot, j'ai seulement voulu mettre en évidence le caractère secondaire de « gloire » pour *fama* en opposition avec *gloria*. Virgile lui-même, d'ailleurs, différencie nettement, dans un contexte, les deux termes (à moins qu'il ne s'agisse d'un simple jeu de mots). Sinon dit : *Fando aliquod si forte tuas peruenit ad aures /Belidae nomen Palamedis et incluta fama/ Gloria* (2.81 — 83). Donc, *inclută famā gloriă*, c'est-à-dire « gloire, renommée par retentissement ». Ceci ne veut pas dire que le sens de « gloire » ne soit pas très bien attesté pour *fama*, mais il est latéral et secondaire. Et ce qui est très significatif, c'est que *fama*, malgré la valeur étymologique, crée des images essentiellement « visuelles ». Ainsi, Énée est connu au-delà de l'éther grâce à sa gloire : *fama super aethera notus* (1.379). Et César considère les astres comme limite de sa gloire : *famam qui terminet astris* (1.287).

L'évolution sémantique de *gloria* trouve dans l'*Énéide* un moment très significatif. Par opposition à la mentalité indo-européenne, la notion s'est complètement désacralisée. *Gloria* et *fama* accompagnent dans l'*Énéide* uniquement des phénomènes laïques. Jamais une divinité quelconque n'est pourvue de gloire. La gloire est l'apanage des héros ou des grands exploits de l'histoire de la Méditerranée, mais jamais des dieux [1].

La situation est — en apparence, on le verra — totalement renversée par rapport à ce que nous en savions de la mythologie et de la mentalité indienne ou grecque. Dans la littérature sanscrite, gloire : *śravas*, *yaśás* est exclusivement un attribut de la divinité, un signe distinctif pour toute apparition ou manifestation d'une haute puissance et, presque

---

[1] Et pourtant il existe un seul exemple. Iarbas, furieux puisque Didon se marie avec Énée, crie contre Zeus : *nos munera templis/quippe tuis ferimus famamque* fouemus inanem ! (4.217—218). Mais, à juste titre, Paul Lejay, dans son excellente édition de *Virgile*, Paris, Hachette, [1926], p. 407, comprend *famam tuae potentiae*, car ici, le seul passage où elle soit invoquée, la gloire de Zeus s'avère totalement impuissante. Voilà donc une exception qui confirme la règle.

S'il s'agit toutefois de surprendre, dans le monde divin de l'*Énéide*, ce trait propre aux dieux indo-européens, alors nous disposons d'un seul exemple concernant également Zeus, à savoir son apparition inattendue devant les Troyens (chant IX). Or, cette apparition consiste dans une forte émission de lumière, qui représente — nous le savons grâce aux autres mythologies — le nimbe lumineux de la gloire : *Hic primum noua lux oculis offulsit et ingens/ Visus ab Aurora caelum transcurrere nimbos/Idaeique chori ; tum uox horrenda per auras/Excidit* (9.110—113). L'image n'est pas inédite. Énée avait salué Hector en rêve : *O lux Dardaniae, spes o fidissima Teucrum* (2.281), où *lux* reprend en réalité l'homérique φάος (*Iliade*, XXI, 508, etc.) — comme nous le dit Lejay. Mais le nimbe lumineux est un signe sûr de la gloire et les présages en tiennent compte. C'est ainsi que Lavinie, aussitôt ses cheveux enflammés, est entourée d'une lumière dorée qui produit un incendie général, un signe qu'elle sera resplendissante par sa gloire et par son destin, mais que le peuple sera entraîné dans une guerre gigantesque : *tum fumida lumine fuluo / Inuolui ac totis Vulcanum spargere tectis. / Id uero horrendum ac uisu mirabile ferri : / Namque fore illustrem fama fatisque canebant / Ipsam, sed populo magnum portendere bellum* (7.76—80). Par ces exemples encore on voit que, même au niveau du latin, à l'origine de la gloire on découvre, en dernière analyse, une émission de lumière ou, généralement, un phénomène lumineux.

toujours, un phénomène lumineux l'accompagne. *Agni* est ainsi « le resplendissant, au char resplendissant, aux lois d'or (...), plein de gloire » (*Ṛgveda* 3.3); le nom de *Prajapati* (dernière essence des choses) est « la grande gloire » *mahad yaśaḥ* (*Mahā Nārāyaṇa Upaniṣad*, 20). *Indra*, par un effort exceptionnel, atteint les plus hauts sommets de la perfection et de la gloire. « Je suis la gloire des brâhmanes, la gloire des princes, la gloire des hommes du commun. J'ai obtenu ainsi la gloire des gloires » : *sa ha ahaṃ yaśásāṃ yaśaḥ* (*Chāndogya-Upaniṣad*, 8.14).

Dans le monde homérique nous voyons la notion monter un degré dans son évolution. Tout en gardant sa valeur d'attribut de la divinité, la gloire peut être acquise aussi par les héros (tous, fils ou parents des dieux), à la guerre : μάχην ἀνὰ κυδιάνειραν (*Il.* 14.155 et *passim*). La gloire leur est accordée alors par les dieux : δώῃ δέ τοι εὖχος 'Απόλλων (*Il.*16.725,) qui eux-mêmes en sont pourvus, comme par exemple Zeus (κύδεϊ γαίων) dont la gloire s'étend autant que l'aurore : τοῦ δ'ἤτοι κλέος ἔσται ὅσον τ'ἐπικίδναται ἠώς (*Il.* 7.451). Et chaque héros, l'ayant mérité, obtient la gloire et peut devenir lui-même, comme Ulysse, la gloire de son peuple : 'Οδυσσεῦ, μέγα κῦδος 'Αχαῖων (*Il.* 9.673, etc.). Vue sous cette lumière, l'*Énéide* nous révèle une chose singulière : les dieux virgiliens n'ont plus de gloire, la gloire existe seulement pour les héros. Mais s'il est vrai que la langue est un système de signes, reflétant lui-même un système de *signifiés*, il s'ensuit que ce déplacement sur le plan lexical correspond à une transformation sur le plan spirituel. Analysons maintenant en détail les rapports exacts de l'épopée. L'action des héros est dictée par des raisons supérieures de la divinité. Énée établit ses desseins en vertu de la volonté des dieux : *imperio deorum* (4.282). Il ne se dirige pas vers l'Italie pour son bon plaisir : *Italiam non sponte sequor* (4.361), mais parce que telle a été la décision des dieux. Il exécute fidèlement les ordres des dieux : *iussa...diuum exequitur* (4.396). Il est *pius* (4.392 et *passim*), c'est-à-dire distingué par sa croyance et son respect à l'égard des dieux : *insignem pietate uirum* (1.10 et *passim*). Or, la volonté des dieux lui impose de s'établir en Italie, de fonder une ville, Rome, la future capitale du monde, d'engendrer une lignée de sang troyen qui puisse vivre pendant des siècles et, enfin, d'imposer sa loi au monde entier. Et cette volonté coïncide étrangement avec les idéals et la gloire de la politique de Rome qu'Auguste lui-même poursuivait. En réalité, *imperium deorum*, la volonté des dieux, est la volonté d'Auguste. C'est pourquoi Énée doit résister à toutes les épreuves qui pourraient le détourner de sa mission. L'image du chêne qui résiste aux rafales du vent essayant de l'abattre (4.441 suiv.) représente la force d'Énée qui ne cède pas aux séductions de Didon, mais se soumet impavide à son destin, donc aux ordres des dieux (4.447 et suiv). Dans toutes ces actions il est facile de reconnaître le programme d'Auguste de travail pour la gloire de l'empire romain et de résistance aux tendances orientales ruineuses pour les mœurs de l'État. C'est un programme purement romain, occidental, totalement opposé à l'Orient, contre lequel Auguste avait lutté. Didon représente le doux appel de l'Orient, la tentation des plaisirs, tout comme Cléopatre pour César et Auguste, mais une tentation empoisonnée et désastreuse. C'est pourquoi Énée reste sourd aux appels des Sirènes et n'entend que les ordres des dieux : *Sed nullis ille mouetur Fletibus aut uoces ullas tractabilis audit* (4.438—439) Toutes ces allusions de l'épopée sont déchiffrées

avec intelligence et érudition par Albert Grenier, dans *Le génie romain dans la religion, la pensée et l'art*, Paris, 1925, pp. 365 – 379, 437 suiv. et 452 – 458.

Des rapprochements significatifs ont été faits entre l'épopée et les *Res gestae* d'Auguste. Voici, d'après l'édition de 1928, de Henrica Malcovati, quelques exemples : *Tu regere imperio populos, Romane, memento; Hae tibi erunt artes, pacique imponere morem,/ Parcere subiectis et debellare superbos* (*Aen. 6.851–853*). [*B*]*ella terra et mari c*[*iuilia EXTER*] *naque toto in orbe terrarum s*[*aepe gessi*], /*uictorque omnibus* [*ueniam potentib*]*us ciuibus peperci. Exte*[*rnas*] // *gentés, quibus tuto* [*ignosci pot*]*ui*[*t, co*]*nseruáre quam excídere m*[*alui*]. (p. 80, par. 3).

Concernant la fermeture des portes de Ianus, ancien idéal romain : *dirae ferro et compagibus artis/Claudentur belli portae* (*Aen.* 1.293–294), et *Hae tibi erunt artes, pacique imponere morem* (6.852) ; et le pendant du testament d'Auguste : [*Ianum*] *Quirin*[*um, quem cl*] *aussum ess*[*e maiores nostri uoluer*]*unt,* / [*CVM p*]*er totum i*[*mperium po*]*puli Roma*[*ni terra marique es*]*set parta uic*/[*torii*]*s pax, cum pr*[*ius, quam*]*náscerer,* [*a condita*] *u*[*rb*]*e bis omnino clausum* // [*f*]*uisse prodátur m*[*emori*]*ae, ter me princi*[*pe senat*]*us claudendum esse censui*[*t*]. (p. 86, par. 13).

Quelle est la conclusion de ce long exposé ? Une constatation précise : les dieux réels de l'*Énéide* sont les héros et le destin grandiose de Rome. Quant à Zeus, Vénus, Junon ou Apollon, ils sont devenus de simples figurants qui surveillent la réalisation des commandements historiques et surtout politiques des Romains. Les vraies dieux de l'*Énéide* sont les réalisateurs de la grandeur de Rome : Énée, Jules César, Auguste. Il est normal donc de leur appliquer cet attribut de „gloire", attribut propre de tout temps à la divinité. Voilà pourquoi les dieux traditionnels (Zeus, Vénus, Junon, Apollon), étant remplacés par d'autres divinités, ils leur ont prêté tout leur vêtement resplendissant. On voit donc que *gloria* n'a pas changé de sens en latin. La notion, en quittant les dieux disparus, s'est seulement attachée aux nouveaux dieux de Rome. La gloire n'a pas changé de sens, elle a changé de dieux.

★

On voit que le caractère national de l'*Énéide* nous révèle la portée considérable que ce mode de concevoir *gloria* a dans tout le monde latin. Donc pour les Romains du I-er siècle avant notre ère, et d'ailleurs pour les Romains des autres époques — comme nous le montre l'histoire du mot — *gloria* désignait un « éclat » fortement doué d'une signification morale. Il est alors question de savoir si l'étymologie même de *gloria* — jusqu'à présent incertaine — n'est pas liée à la notion d'« éclat », ce qui est presqu'une règle, comme nous l'avons vu pour l'indo-européen. Et il existe un indice pour cette étymologie dans l'adjectif proprement-dit de *gloria*, à savoir *clarus*. Il n'appartient pas à la famille du nom. Fait significatif : nous ne rencontrons aucun adjectif dérivé de *fama* et de *gloria* dans l'Énéide, et en latin l'adjectif *gloriosus*, par exemple, a un sens péjoratif. « Renommé, glorieux, fameux » sont en latin des adjectifs dérivés d'autres racines : *illustris* (**lūc-/lŭc-« lumière »*), *inclutus* (**k'leu- « entendre »*) et *clarus* qui a une riche famille : *clare, claredo, clareo, claresco, clarifico, clarigenus,*

claritas, *claritudo*, *claro*, etc., où le sens principal est resté intact. *Clarus* prend de plus (dans *l'Énéide* aussi) la qualité d'adjectif de *gloria* : *clarissime, frater* (5, 495) ; *clara.../progenies* (5.564 — 565) ; *clari...Acestes* (1.550 et 5.106) ; *clarum... nomen* (12.225) ; *clari cognominis* (8.48) ; *clarasque Mycenas* (1.284) ; *claris factis* (7.474) ; *clari bello* (6.478). Tous ces sens figurés de *clarus* s'ajoutent aux nombreux passages où l'adjectif garde son premier sens « brillant »). On voit donc que du point de vue sémantique *gloria* suit, en tant que notion, les cas similaires rencontrés en d'autres langues indo-européennes. La notion révèle à son point de départ une forte émanation de lumière. Il reste à voir si les choses ne s'accordent pas aussi du point de vue étymologique. Et c'est ce que nous essayerons de prouver en rapprochant *gloria* et *clarus*. D'ailleurs la parenté entre les deux mots a été remarquée d'une certaine façon par Saint Thomas D'Aquin : *Gloria autem est effectus honoris et laudis ; quia ex hoc quod testificamur de bonitate alicuius, clarescit bonitas eius in notitia plurimorum ; et hoc importat nomen gloriae : nam gloria dicitur quasi* claria. (*Summa Theologica. Secunda Sectionis Secundae. Quaestio* C III, *articulus* 1.)

Deux difficultés formelles — et non pas de sens ! — nous restent à résoudre : l'opposition *c/g* radicale et l'alternance *a/o* radicale. Il faut dès le début souligner que ces phénomènes ne sont pas isolés en latin. On peut donner comme exemple *crassus/grossus* (le dernier étant un « synonyme attesté depuis Columelle de *crassus*, sur lequel a été refait **grassus* », Ernout-Meillet, *Dict. étym.*, 1959, p. 283), opposition inexpliquée jusqu'à présent. Nous allons les analyser à part.

1. L'opposition *c/g*, attribuée au substrat méditerranéen par R. Fohalle (*A propos de* κυβερνᾶν, *lat. gubernare*, *Mélanges Vendryes*, p. 159 suiv.), est un phénomène commun au grec et au latin. Les mots envisagés, par Fohalle sont : κυβερνᾶν *gubernare*, κωβιός *gōbiius*, κόμμι *gummi*, καμπή *gamba*, κράββατος *grabātus*, κρύπτη *grotta*, πύξος *buxus*, ἀμόργη *amurca*, κάρπασος *carbasus*, κέδρος *citrus*, κυδώνια *cotōnea* (*māla*). Ils n'ont pas d'étymologie indo-européenne et présentent une inhabituelle opposition entre consonne sourde et sonore : κ /*g* (κόμμι *gummi*, etc.), γ/*c* (ἀμόργη-*amurca*), π/*b* (κάρπασος *carbasus*), δ/*t* (κέδρος citrus). C'est ce qui a conduit Fohalle à supposer qu'il s'agit là de mots empruntés indépendamment à une langue parlée dans le bassin méditerranéen avant le grec et le latin. La théorie a été combattue pour certains de ces mots par A. Ernout, *Aspects du vocabulaire latin*, Paris, 1954, p. 24 suiv. D'abord il constate en latin des emprunts sûrs faits au grec « à une date très ancienne, comme le prouvent la conservation du digamma (cf. *Achīui* de 'ΑχαιϝοΙ) et le vocalisme *o* de la syllabe initiale qui suppose le sentiment de l'existence de la diphtongue dans la syllabe suivante » : gr. ἔλαιϝον, ἐλαία, lat. *olīua*, *oleum*. Certains des termes « méditerranéens » de Fohalle pourraient alors être expliqués aussi par le grec, comme *amurca* ἀμόργη « dont la sourde *c* et la voyelle *u* correspondant respectivement au gr. γ et ο peuvent s'expliquer par un intermédiaire étrusque » (*ibid.*). Dans d'autres mots empruntés assurément au grec le passage de *c* à *g* a eu lieu à l'intérieur du latin « parce qu'il intervient d'autres éléments de trouble : étymologie populaire, association d'idées et faux rapprochement comme dans *Agrigentum* en face de l'acc. 'Ακράγαντα (influence de *ager*), *gangraena* de γάγγραινα

devenu *cangrēna* par rapprochement avec *cancer*, etc. » (Ernout, *ibid)*. Mais comme les emprunts n'ont pas été faits uniquement au grec (pour *gladius*, cf. irl. *claid-eb* « épée », gall. *cleddyf*), on peut dire que « un *g* latin représente une sourde de la langue qui a fourni l'emprunt » (Ernout-Meillet, *Dict. étym.*, 1959, p. 265). Il s'agit donc du flottement sourde-sonore provoqué par certains accidents au moment du passage d'un mot étranger en latin. Mais il est assez étrange que ce flottement continue d'exister à l'intérieur du latin : *gamba* et *camba* (gr. καμπή), *cammarus* et *gammarus* (gr. κάμμαρος), *emigranium*, *migranium* et *hemicrania* (gr. ἡμικρανία). Et aussi des mots dont on ignore l'origine en sont également marqués : *cracentes* (pour *gra-)*, *graciles* (cf. Ernout-Meillet, *Dict. étym.* 1959, p. 279) ; *acnua* et *agnua* ; *crassus* et *grossus*.

On n'a pas remarqué d'ailleurs jusqu'à présent que ce flottement a lieu exclusivement avant voyelle et sonante. Et on n'a pas remarqué également qu'en ce qui concerne les voyelles, les seules devant lesquelles le flottement n'a pas lieu sont les palatales *ĕ̄* et *i* (exception : *cerrones* à côté de *gerro*). Donc une occlusive vélaire sourde ou sonore suivie de *ĕ̄* ou *i* en grec passe en latin sans aucun changement : Γηρυών, Γηρυόνης› *Gēryōn*, *Gēryonāceus* (Plaute) ; γίγγρος› *gingrina* ; κερωνία› *cerōnia* ; κιβώριον› *cibōria*.

Pour résumer, l'opposition entre occlusive vélaire sourde et sonore se manifeste à l'occasion du passage en latin des mots d'emprunt. L'opposition n'a lieu qu'avant sonante ou voyelle, excepté les voyelles palatales *ĕ̄*, *i*. L'opposition *c/g* se maintient même à l'intérieur du latin sans avoir un rôle phonologique. Cette opposition, ou bien ce flottement, apparaît même dans des mots d'origine inconnue et en ce cas on ne peut pas dire s'il est dû à l'emprunt. On constate que ce flottement est très actif en bas latin et que nombre de formes romanes le supposent. Par exemple *cattus* > **gattus* > it. *gatto*, etc. (Cf. A. Ernout, *op. cit.*, p. 25 ; Meyer-Lübke, *Einflührung in das Studium der romanischen Sprachwissenschaft*, paragr. 108). On peut donc conclure que l'opposition *c/g* en latin présente tous les traits d'une neutralisation avant sonante ou voyelle (exception faite pour les palatales). Il est possible que *gloria* en face de *clarus* en subisse le même phénomène.

2. L'alternance *a/o* n'est pas inconnue au latin. Soit qu'elle ne reflète pas des changements de sens : *ostracum*, *astracum* et **astricum* (cf. Ernout-Meillet, s. u.) ; *mamma* et *moma ; saluus* et *sollus* ; *uaco* et *uoco* (cf. Ernout-Meillet, s. u. et Stolz-Leumann, *Lat. Gramm.*[5] p. 56) ; soit qu'elle reflète des changements de sens, généralement du type des alternances indo-européennes *e/o : aperio*, *operio ; catus*, *cos ; scabo* (*scabies*), *scobis ; nascor*, *nosco*, les racines, dans ce dernier cas, étant homonymes (si pourtant à l'origine elles ne partageaient pas le même sens). Il n'est donc pas impossible que l'opposition *clareo*, *clarus*, etc./*gloria* représente en réalité une alternance du type e/o, seulement bâtie sur une forme „vulgaire" à vocalisme *a*, le phénomène indo-européen de l'alternance *e/o* étant assez bien représenté en latin : *necto*, *nodus* ;+ *prex*, *procus* ; *tego*, *toga* ; *pedo*, *podex* ; *medeor*, *modus*, etc.

L'étymologie que nous avançons garde encore, on le voit aisément, des points obscurs. Et c'est surtout le cas de l'alternance *a/o* qui demande une étude détaillée. Il faut pourtant reconnaître que notre essai s'appuie sur un système phonétique et sémantique non sans analogies surprenantes *(crassus/grossus)*. Les étymologies proposées jusqu'à présent paraissent assez peu argumentées et les dictionnaires étymologiques en ont fait le point. Ernout-Meillet, 1959, p. 277 : « Etymologie inconnue. Forme dissimilée de+*gnōria* d'après Ribezzo, Riv. indo.-gr.-ital., 10, 296, qui compare *ignōrō*. Mais pareille dissimilation est sans exemple (cf. *gnārus*). » Walde-Hofmann, 1938, I, p. 609—610 « Die Wörter für „Ruhm, berühmt" gehen fast alle auf eine Gbd. „wovon man spricht, was man hört" u.dgl. zürück (vgl. *fāma*, *clārus*, d. *Ruhm*, gr. καύχη usw).; doch finden sich keine genauen ausserital. Entsprechungen. Wenig wrsch. Bezzenberger, BB, 2, 156 : als **glō-sii̯a* oder* *glō-rii̯ā* zu an. *kalla* „rufen" (usw., *s. gallus*), aksl. usw. *glasъ*, osset. *galas* „Stimme" (**gal-so-*); die Wz. ist, da *gallus* unverwandt ist, im Italischen sonst nicht vertreten (*glaris* 'μυθολόγος' Gl, das Stolz IF, 10, 75 heranzieht, ist verderbt, s. d.), auch ist eine zweisilbige schwere Wzf. **gelō*-neben **gal*-ohne Anhalt.- Morphologisch besser und vom lat. Standpunkt weniger isoliert ist die Deutung von Ribezzo RFCl, 43, 548 ff. u. RIGI, 10, 296 : aus **gnō-ria* „Kunde" zu *gnō-scō*, vgl. **gnō-rus* (in *ignōrō* gr. γνώριμος „bekannt", ablaut. *gnā-rus*. Dochh ist die Annahme, **gnoria* sei durch regressive Assimilation zu **groria*, dann dissimiliert zu *glōria* geworten, angerichts der Erhaltung von *gn*-in *gnārus* usw. bedennklich (anders, aber ohne sachlichen Anhalt, Devoto St. Etr. 2, 332 : etr. Lauttendenz, vgl. *grōma*) ».

Une contribution étymologique importante est due à A.Y.van Windekens, *Zur Erklärung von lat. „gloria" Ruhm*, Glotta, XXXV, 1956, p. 301 — 304. Son importance découle tout d'abord du fait d'avoir renoncé à la racine* *g'no-* dont les prédécesseurs, à l'aide de reconstructions sans analogue, avaient fait presqu'un dogme, et ensuite du sens originaire que l'auteur attribue à la notion en discussion. Or, pour Van Windekens le sens d'« éclat » est le sens originaire de la notion et c'est de lui que dérive l'abstrait « gloire ». Quelques mots du germanique attestent cette évolution des sens de la notion : « Zur Entwicklung „Glanz" > „Ruhm", vgl. mnd. *tēr* „Glanz, Ruhm", ags. und as. *tīr* „Ehre, Ruhm", aisl. *tīrr* „Ehre-Glanz, Ruhm" < germ. **tēra-*, **tīra-* ». En ce qui concerne l'étymologie proprement-dite, Van Windekens rapproche lat. *gloria* de gr. γέλως « Gelächter » lequel, par l'intermédiaire de la racine **g'el-*« hell, heiter glänzen », est apparenté à γελεῖν· λάμπειν, ἀνθεῖν Hesych., γλῆνος « Prachtstück », γλήνη Augenstern » et, en dehors de la langue grecque, lié à l'arm. *catr*, Gen. *catu*. L'étymon ainsi reconstruit serait **glōs*. *Gloria* aurait donc des rapprochements très sûrs avec aisl. *-glor* (vgl. auch *glōra* « funkeln »), mis par Holthausen et Pokorny en relation avec χλωρός (que d'ailleurs je crois inacceptable à cause du sens). Le suffixe *-*r*(o)- des mots cités ci-dessus est caractéristique aux adjectifs indo-européens désignant des couleurs. Et Van Windekens conclut : « Lat. *glōria* ist also ein Weiterbildung von idg. **g'hlor*(o) — „Glanz"; für die Bedeutungsentwicklung „Glanz" > „Ruhm" genügt es selbstverständlich auf die oben zitierten dem idg. **dēiro-*, **dīro-* entstammenden germanischen Formen wie mnd. *tēr* „Glanz, Ruhm" usw. zu verweisen » (p. 304). Voilà une hypo-

thèse digne d'être prise en considération autant pour le sens que pour les rapprochements lexicaux envisagés. Mais il y a pourtant quelques difficultés d'ordre formel dont on doit tenir compte. On doit dire d'abord que i.-e. **g'h* (dont on a besoin pour la liaison avec χλωρός) ne peut pas correspondre au lat. *g*(*gloria*), gr. γ (γέλως, γελεῖν), arm. *c* (*calr*) ; c'est la sonore simple **g* que l'on suppose être en indo-européen à l'origine du lat. *g*, gr. γ, de l'arm. *c* et des sourdes simples en germanique. De même, i.-e- *ō passe sans changement en latin et en germaninique, mais il est représentée par *u* en arménien etnon pas par *a* (le rapprochement de arm. *car* est donc à rejeter). Il est probable, et je le pense aussi, que la consonne *r* de *gloria* représente le suffixe indo-européen* *-r(o)-*, mais ce n'est pas possible qu'il soit celui même de χλωρός, spécialisé donc pour les noms de couleurs, étant donné que *gloria* n'est pas nom de couleur. Enfin, la racine étant—selon Van Windekens—monosyllabique (**g'el-*), elle ne rend pas compte au degré zéro que du *gl-* de *gloria* et ainsi -ō-reste inexpliqué, si le suffixe mentionné est bien *-*r*(ō)-. D'autre part, il este évident que même -ō-de *gloria* ne peut pas être mis en relation avec -ω- de γέλως lequel peut être comparé à l'arm. *calr*, Gen. *calu* (H. Frisk *Griechisches etymologisches Wörterbuch*, I, p. 295 : arm. -*u* könnte an und für sich zu - ω(σ) -in γέλως stimmen, ist aber mehrdeutig)— parce que dans γέλως la racine n'est pas au degré zéro et de plus le sens (« le rire ») est inacceptable. Je ne vois donc pas de fortes raisons qui puissent ébranler notre rapprochement avec *clarus*. Au contraire, on pourrait expliquer ainsi des rapprochements autrement douteux. Et c'est ainsi que la parenté des très séduisants v. isl.-*glōr* « Glanz » et *glōra* « funkeln » avec *gloria* deviendra peut-être légitime, étant donné qu'un *c* du latin peut correspondre en germanique, dans certaines conditions, à un *g*, alors qu'un *g* du latin ne le peut jamais.